

Christian Geffray : la volonté d'une anthropologie analytique

Yves Goudineau¹ et Patrick Leduc

Nombreux parmi ceux qui ont un jour eu l'occasion d'entendre Christian Geffray parler de sa recherche – intervention dans le cadre d'un séminaire ou conférences telles celles qu'il donna au Collège international de philosophie – sont restés marqués par cette voix d'abord hésitante, presque timide, mettant en place les idées d'un débat, puis se faisant au fur et à mesure de la démonstration de plus en plus concentrée, insistante, fougueuse parfois, toujours animée par un désir puissant de convaincre son auditoire de la vérité de son discours. Cette voix s'est tue brusquement, interrompant en plein mouvement un travail dense et original, caractérisé à la fois par la nouveauté des « terrains » abordés et par une rare exigence de théorisation. À quarante-six ans, Christian Geffray laisse une œuvre déjà riche, cinq ouvrages et de nombreux articles, œuvre qu'il jugeait cependant lui-même tout juste amorcée tant il en concevait le déploiement encore dans plusieurs directions. Tandis que son dernier livre *Trésors* était à peine sorti de l'imprimerie, il avait déjà deux autres manuscrits en préparation, et confiait qu'il aimerait pouvoir continuer à tenir le rythme d'un ouvrage publié au moins tous les deux ans. Produire des livres ne valait pas en soi, mais c'était la mesure pour lui d'une régularité dans son travail, volonté de faire aboutir chaque fois – même provisoirement – une enquête ou une réflexion entreprise. C'était aussi l'expression de la passion mise dans ses recherches qui lui faisait souhaiter voir, à chaque étape de sa démarche, les résultats qu'il pensait avoir obtenus, largement diffusés et discutés. Sa disparition signifie une vraie perte pour les sciences sociales, encore difficile sans doute à estimer précisément, mais qui apparaîtra manifeste à tous ceux qui à l'avenir parcourront les pistes qu'il a ouvertes.

C'est au Mozambique que Christian Geffray rencontra pour la première fois une société non occidentale et qu'il se forma sur le terrain à la pratique de l'anthropologie. D'abord intéressé par l'expérience socialiste qui y avait cours, raison de ses premiers séjours dans ce pays à la fin des années 1970, il ressentit vite le besoin de mieux comprendre les sociétés locales prises dans

1. Une première version, rédigée par Yves Goudineau et intitulée : Christian Geffray (1954-2001). De la valeur des choses à la valeur de l'homme, a été publiée dans *Autrepart* (Paris, IRD, 2001, 19 : 5-10).

cette expérience, et passa progressivement d'un engagement politique à une démarche de recherche. Entre 1982 et 1985, enseignant-chercheur au département d'anthropologie et archéologie de l'université Eduardo Mondlane de Maputo, et préparant un doctorat de sociologie africaine à l'EHESS sous la direction de Georges Balandier, il entreprit une enquête de douze mois au nord du pays parmi des populations makhuwa. Dans une perspective revendiquée d'anthropologie économique, particulièrement dans celle des travaux de Claude Meillassoux dont l'ouvrage *Femmes, greniers et capitaux*² fut à l'époque pour lui un outil essentiel, constamment mis à l'épreuve des faits, il s'attacha d'abord à analyser la façon dont les institutions matrilineaires makhuwa régissaient le travail agricole. Étudiant les cycles de production et de reproduction au sein de la société domestique – des mécanismes de distribution aux règles de consommation des produits récoltés – il fit voir comment le contrôle de ces cycles engendrait des situations de dépendance matérielle (pour l'accès à certains biens, aux terres, au marché, etc.) entre catégories de personnes (d'abord définies par la génération et par le sexe), découpant des « groupes sociaux » de fait au sein des lignages. Mais il montra aussi que ces formes de dépendance pouvaient être subverties dans certains contextes historiques, par exemple lors de l'introduction de la culture obligatoire des anacardiens chez les Makhuwa dans les années 1960 qui affecta progressivement les rapports de force anciens.

Cette étude, attestant par son détail la grande qualité de l'enquête menée – et représentative d'un courant de l'anthropologie marxiste dans son refus de tout déterminisme mécaniste entre la base matérielle et les liens sociaux – aurait pu s'en tenir à ces résultats, propres à éclairer tout un pan de l'histoire sociale nord-mozambicaine. Mais Christian Geffray décida de poursuivre l'analyse, dans une direction qu'il avouait ne pas avoir anticipée, débouchant sur une critique de la « parenté » en tant qu'objet de la discipline anthropologique, critique dont la démonstration constituera finalement le sujet de sa thèse de doctorat (1987), et la matière de son premier ouvrage *Ni père ni mère*. Parti d'une analyse sémantique du vocabulaire de parenté makhuwa, il établit que les différences lexicales ne visaient pas à distinguer véritablement des « parents », mais plutôt les différents « groupes sociaux » qu'il avait pu préalablement identifier. Ainsi, traduire les termes makhuwa à l'aide du vocabulaire de la parenté consanguine (père, mère, frère de la mère, etc.) occultait-il toute la dynamique sociale que ces termes en réalité exprimaient. Plus généralement, il dénonça la prétendue neutralité des termes de parenté spontanément

2. Claude MEILLASSOUX, *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, Maspéro, 1975 (réédition L'Harmattan, collection Textes à l'appui, Paris, 1991).

utilisés par les anthropologues dans leur traduction de vocabulaires vernaculaires. Présentés d'ordinaire comme de purs signifiants (dans le sens retenu par Lévi-Strauss) à l'intérieur de systèmes formels, ces termes, selon lui, véhiculent au contraire une idéologie de la consanguinité, typique de notre société, qui les rend impropres à traduire adéquatement la réalité sociale des catégories de personnes que les vocabulaires de parenté ont justement pour fonction de distinguer et désigner.

Presque en même temps que cet essai théorique, salué par certains spécialistes, critiqué par quelques autres, mais surtout resté ignoré de beaucoup, parut un deuxième livre *La cause des armes au Mozambique* qui, quant à lui, eut un retentissement large autant que durable. Recherche appliquée cette fois, correspondant à un retour de Christian Geffray sur son terrain, dans le district de Eráti, trois années après qu'il l'eut quitté, l'ouvrage est le résultat d'une enquête menée durant quatre mois, en 1988, en pleine guerre civile mozambicaine et prenant pour objet cette guerre même. Les populations makhuwa, qu'il retrouva divisées en partisans du gouvernement (Frelimo) et partisans de la guérilla (Renamo), lui permirent d'analyser le fonctionnement du corps social armé constitué d'un côté comme de l'autre du front : non seulement les modes de recrutement, les raisons des engagements, mais aussi les activités militaires et les conditions de subsistance qui étaient proposées aux recrues de part et d'autre. Retraçant l'histoire du conflit, il analysa – sans la moindre complaisance, en dépit de ses amitiés anciennes avec des membres du Frelimo – les erreurs du gouvernement socialiste qui provoquèrent le ressentiment rural et le ralliement d'une partie de la population à une guérilla dont les motivations lui étaient étrangères, et observa, thèse fondamentale et dramatique, que l'engagement armé constituait pour les jeunes ruraux un véritable « projet social ». Première ethnologie à chaud d'un conflit particulièrement meurtrier, cette recherche fut aussi l'occasion pour Christian Geffray de penser la notion de « terrain violent » en anthropologie, et plus généralement la position du chercheur dans des contextes que son discours tendait à rendre encore plus « sensibles » : quelle devait être l'approche de tels terrains, à quel type de vérité du monde social, dont l'analyse était généralement refoulée, donnaient-ils accès, de quelles garanties méthodologiques convenait-il de s'entourer ?

Entré en 1988 comme anthropologue à l'Orstom (aujourd'hui IRD – Institut de recherche pour le développement), il décida une nouvelle orientation, de l'Afrique vers le continent américain. C'est plus précisément au Brésil qu'il souhaita s'établir, pour trois années, appréciant d'y retrouver un contexte linguistique et historique portugais. Cette continuité portugaise souhaitée explique d'ailleurs son rôle dans la fondation, aux côtés de

Christine Messiant et Michel Cahen, d'un réseau de chercheurs lusophones, et d'une revue *Lusotopie. Enjeux contemporains dans les espaces lusophones* (Karthala) dont il assumait la coordination scientifique. Depuis Belém, où il était basé, il effectua d'abord durant une année une enquête extensive – géographiquement et socialement – en milieu forestier amazonien, s'intéressant tour à tour à des catégories de population très différentes : collecteurs de caoutchouc du haut Juruá et de l'Amônia, Amérindiens Uru Eu Wau Wau et Amandaua du Rondônia, chercheurs d'or en territoire yanomami, petits colons d'un front pionnier de l'État du Pará. De ces différents « sondages » sociologiques, Christian Geffray retint deux phénomènes majeurs et récurrents qui lui semblaient dominer l'histoire sociale contemporaine de l'Amazonie : la servitude et la violence, l'une et l'autre étant inextricablement liées. Le contexte brésilien de la dépendance était celui d'un asservissement par la dette, dont les *seringueiros* (collecteurs de caoutchouc) constituaient la figure emblématique, mais qui valait aussi pour les orpailleurs, les journaliers, les petits colons... Tous apparaissaient à la merci de « patrons », qui, leur interdisant tout accès direct au marché, fixaient arbitrairement la valeur des produits, et, contrôlant l'accumulation et la redistribution des richesses, les tenaient dans un état de « clients » permanents. L'endettement imaginaire – donc indéfini – des exploités amazoniens, mécanisme essentiel pour comprendre la dynamique des fronts de colonisation brésiliens, semblait sans perspective de dépassement, car régi par une gestion paternaliste – cautionnée tacitement par l'État – qui essayait sa légitimité sur une violence omniprésente. L'exposé de ces analyses fera l'objet de l'ouvrage *Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne*, mais également, en codirection avec Philippe Léna et Roberto Araújo, d'une livraison spéciale de *Lusotopie* (1996) sur « L'oppression paternaliste au Brésil ». Cette recherche sera encore directement à l'origine du film *La terre et la peine* de Frédéric Létang, film sélectionné et primé dans plusieurs festivals internationaux.

Poursuivant l'étude de la violence en Amérique latine sur un terrain d'application particulier, Christian Geffray, s'attaquera à partir de 1994 à la question du commerce illégal de la cocaïne. Il enquêtera dans cette perspective dans deux États frontaliers de la Bolivie, dans le Mato Grosso en 1995 puis le Rondônia en 1996. À travers le dépouillement d'archives judiciaires, mais aussi des entretiens avec la police ou avec des détenus, il s'efforcera d'établir l'organisation interne du commerce illégal et son articulation avec d'autres secteurs de l'activité criminelle (corruption, contrebande, etc.) ou de l'économie légale (mines, marché immobilier, plantations, etc.) où règne un système équivalent de « parrainage ». Cette recherche sera, en 1997, au départ du projet international Most-

Unesco « Transformations économiques et sociales liées au problème des drogues » dont Christian Geffray aura la coresponsabilité scientifique (avec Guilhem Fabre et Michel Schiray). Ce sont ces vastes réseaux contrôlés par des dominants locaux, « patrons » de plantations ou « parrains » de la drogue, et se déployant sans que la Loi – en principe incarnée par l'État – n'intervienne véritablement, qui faisaient l'objet de son intérêt. Comment comprendre la soumission à ces dominations mafieuses, ou l'acceptation du désordre social caractérisant de nombreuses sociétés du Sud (où la corruption est « naturelle », le commerce de drogue banalisé, les meurtres ordinaires, etc.) ? Constatant que le sociologue ou l'anthropologue hésitaient à entreprendre des terrains en milieu « illégal », Christian Geffray déplorait que tout un champ important du social (le crime, la guerre, la drogue, etc.) restât sous-analysé, mal pourvu en enquêtes véritables. Devenu directeur de recherche, et élu membre du Centre d'études africaines de l'EHESS, laboratoire dont il anima le séminaire annuel, il y porta ce débat sur les champs d'observation des sciences sociales – proposant notamment de reformuler une problématique anthropologique de l'État – et sur la nécessité de renouveler les méthodologies d'enquête. Cette préoccupation restait au cœur de sa pratique, ce que son dernier projet, qu'il entendait mener deux années durant sur le terrain, une recherche approfondie, et « dépassionnée », sur le génocide rwandais – forme en quelque sorte dernière de violence et de déni de la Loi – venait encore attester.

Un autre lieu d'où comprendre les rapports de dépendance et de domination fut pour Christian Geffray – et cela depuis le départ de ses recherches – la psychanalyse. Deux ouvrages, *Le nom du maître* puis *Trésors*, son dernier livre, marquent des étapes, pour lui essentielles, dans le cheminement de sa réflexion théorique vers la constitution de ce qu'il nomme une « anthropologie analytique ». On doit souligner que cette démarche, si elle fut souvent bien reçue par les psychanalystes (qui l'invitèrent à en exposer les fondements au Collège international de philosophie), a été mal comprise, voire non admise, par nombre d'anthropologues, notamment par ceux qui avaient soutenu ses premiers travaux produits dans le sillage de l'anthropologie économique marxiste, qui y ont vu une sorte de reniement. Pourtant, là où ces derniers ont cru – avec bonne foi – déceler une rupture, jamais Christian Geffray n'a aperçu de solution de continuité entre ses enquêtes à caractère ouvertement empirique, au départ guidées, on l'a dit, par la lecture de Meillassoux, et un intérêt théorique – plus ancien encore et jamais démenti – pour les travaux de Freud, puis de Lacan, qui lui ont toujours semblé porteurs d'une compréhension des phénomènes sociaux que l'anthropologie seule était impuissante à produire.

Sa « conférence canadienne » (cf. *infra* : 109) est un témoignage précieux sur le parcours accompli. Il y rappelle comment le développement de sa réflexion à la suite des travaux et enquêtes menés au Mozambique et au Brésil est entré en résonance avec les catégories de la psychanalyse autour de la double question de « l'amour » : amour et haine dans la vie sociale, amour et désamour dans la vie et la mort des institutions. La psychanalyse offre ce qu'une sociologie, qui se refuse à parler d'amour et qui parle surtout d'identité, ne saurait offrir : un concept d'identification qui articule rigoureusement amour et haine. Ce concept, montre-t-il, est au cœur de la réflexion de Freud sur la formation et sur le délitement des sociétés humaines. Mais si, pour Christian Geffray, l'identification est le nœud autour duquel se sera cristallisé le passage entre l'anthropologie et la psychanalyse – comme l'atteste la place centrale qu'occupe ce concept dans *Le nom du maître* –, elle n'est ni le pont qui assure la traversée d'un champ à l'autre, ou qui relie ses œuvres antérieures et ses derniers livres, ni l'élément dans lequel se joue et s'assure le sens de l'entreprise. C'est à un objet central, la « parole », qu'est dévolue cette place primordiale. Les mécanismes de l'identification eux-mêmes passent par les circuits de la « parole » qui, à leur tour, suivent les défilés du signifiant (entendu cette fois au sens de Lacan). Et ce sont dans les paroles prononcées sur le terrain qu'il s'agit de retrouver, par une écoute relevant d'une sorte de « clinique anthropologique », aussi bien la circulation réglée d'amour, de haine, de désamour, de croyance qui supporte les identifications sociales des groupes humains, que les structures universelles fondées sur le concept lacanien de « discours ».

Ainsi, dans une perspective ouvertement lacanienne, *Trésors* s'attache à la détermination de ce qu'est la valeur dans la vie sociale. Toujours prise comme entre deux pôles, valeur marchande et valeur d'« honneur » (donc de « paroles »), celle-ci se donne à lire dans l'histoire des sociétés au travers de catégories opposées – le calcul et la générosité, le don et le négoce, le désintéressement et l'intérêt, etc. –, autant de figures d'une opposition récurrente entre la valeur objective des choses et la valeur subjective de l'homme, la mort fondant l'horizon premier et ultime de toute évaluation. Dans sa carrière de chercheur également, Christian Geffray tenta toujours de maintenir deux pôles : d'une part une recherche fondamentale, impliquant un authentique effort théorique, d'autre part un travail d'application supposant des enquêtes de terrain précisément finalisées. Au-delà, autant par sa formidable indépendance d'esprit, qui le préservait des modes intellectuelles comme de toute autre forme de complaisance, que par un sens moral qui lui faisait porter un regard grave sur le devenir des sociétés, il fut un philosophe empirique dont la réflexion se nourrissait librement des résultats de ses enquêtes.

L'homme – l'ami – était par ailleurs un musicien doué, un excellent dessinateur, caricaturiste à ses heures, un marin confirmé. Il aurait pu se satisfaire de ses qualités naturelles, se contenter d'exercer des séductions faciles. Mais il préféra la voie ardue d'une recherche, au sens fort de ce mot, dont l'exigence était d'abord pour lui de produire de la « vérité ». La ténacité dont il fit toujours preuve, dans le choix de ses enquêtes comme dans les risques théoriques pris, témoigne de son engagement total au service de celle-ci. Il nous laisse avec ses écrits le legs d'une pensée forte et neuve, qu'il nous appartient maintenant de mieux faire connaître, avec la certitude qu'elle continuera longtemps à stimuler d'autres recherches, à vivifier d'autres esprits.